



ALAIN

Lettres à Gabrielle

1930

NAF 14233

3 janvier 1930

NAF 14233 / 1-2

Vendredi 3 janvier, le soir à la brasserie.

Enfin j'ai retrouvé ma chère liberté. Le seul bien qui me reste ? Mais je ne veux pas me plaindre. J'ai eu aujourd'hui ta lettre triste et en même temps un câble plutôt tonique. Me voilà à peu près en équilibre. Mais tu comprends que j'ajourne à demain ou lundi les nouvelles diverses. Je veux répondre à ta lettre, et cela risque de m'entraîner à des confidences sur Oriane. Cela ne m'empêchera pas de suivre les règles diplomatiques. Ce soit j'ai vu Jeanne et nous avons bavardé un peu ; je lui ai donné des nouvelles et lui ai lu le passage de ta lettre où tu dis que tu penses à lui écrire, et que tout ce qu'elle a envoyé est vendu. Après cela tu devines la conversation, et les conjectures que nous formons sur ton retour. Naturellement c'est bien en l'air. Et je ne sais vraiment que penser. Tantôt il me semble que, ton année finie, et sachant assez l'anglais, tu reviendras définitivement entre mai et juin. Tantôt je crois que tu penses à un simple voyage, pour retourner ensuite, ce qui, pour certaines raisons, m'est assez désagréable ; quoique je ne croie réellement plus rien de ce que tu me dis. Et même dans ta lettre je ne vois pas la moindre trace d'une situation qui puisse changer tes actions. Je te vois travaillant du matin au soir, et luttant difficilement contre le cafard ; je vois que rien ni personne ne t'aide d'aucune manière, que rien ne te retient là-bas que ton engagement. Et tout compte fait, cela me plaît. Tu ne trouveras pas mauvais que ton Dick soit un peu égoïste en cela. Tu lui laisserais entendre que tu roules sur l'or, que tu n'as pas de soucis d'avenir, et que ton engagement avec la maison Hickson est le moindre de tes soucis ; il devrait être content ; mais tu sais très bien qu'il ne le serait pas. Ces suppositions sont abolies. Tes dernières lettres ont tout effacé. Et même la nécessité de prudence dans les lettres, je n'y crois plus. Néanmoins je m'y conformerai ; tu n'as donc pas besoin de me rappeler les tristes nécessités, s'il y en a. Sois assurée que j'ai confiance ; tu sais bien que ma nature n'est pas d'être malheureux ; aussi n'étais-je point poète ; il a fallu de terribles choses... Tout de même ce matin, devant le jardin au petit jour, j'ai griffonné des vers que je viens de te recopier, mais ils ne sont pas du genre de *Trébéron* ; ce n'est presque plus de la poésie ; il

y a trop de bonheur ; c'est l'ancien Dick, l'insouciant, l'homme terrible, comme tu dis. Tu m'accuses, et tu as raison ; mais ces vérités tristes ne sont pas ce qui peut m'attrister. Il y a six mois oui, l'absence était le plus grand malheur ; mais depuis ce malheur est devenu comme rien à côté d'un autre... Tâche de comprendre. Te savoir triste, c'est tout de même une sorte de consolation. De la même manière que mes malheurs et mes vrais poèmes (qui n'étaient pas d'un homme heureux !) t'ont été en un sens des preuves bien douces. Mais il faut dîner ; il est 8h20. Je commande une sole grillée.

J'ai adoré ton câble. Je suppose que les miens ont produit aussi leur effet. Tu me dis que les lettres arrivent mal ; ce sera une raison de câbler demain. Les sentiments passent d'abord. De quoi vivons-nous ? Manger, boire, il faut bien peu. Et après cela qu'est-ce qui compte ? Il faut tout de même que tu te consoles avec cela, comme je fais. À quoi avançait la présence, si tu doutais du sentiment ? Et la preuve, c'est que tu es partie. Maintenant c'est l'absence ; mais le sentiment pour toi est clair comme le jour, par cette avalanche de lettres et de poèmes, qui témoignent d'une constante pensée et toute à toi. Et moi, après un cruel doute, me voilà de nouveau sûr. Ce sont les premiers trésors ; si ceux-là nous manquaient, à quoi serviraient les autres, et même la présence ? Je ne crois pas que tu doutes vraiment ; je voudrais que tu sois invisible près de moi, voyant toutes mes actions, et même mes pensées. Certainement tu serais la plus heureuse des femmes. Tu saurais que les conférences ne m'amuse que parce qu'elles représentent bécasses, autos de Châteaulin, et choses de ce genre ; et aussi pour le plaisir de t'en parler. À la lettre il est vrai que je ne vois personne, ni hommes ni femmes. Dans les autres situations je suis comme Fabrice quand il retrouve la Sanseverina sur le Lac Majeur ; il est poli, mais il est distrait ; sa pensée est ailleurs. Ne regrette pas, va, ce que tu as fait. Tu avais des doutes, c'était forcé. Et je te jure qu'avec une malade en ce temps-là je n'ai pas pu faire autrement ni être autrement. Nous étions donc sous la menace du malheur. Après cette épreuve au contraire il y aura entre nous un genre de confiance chèrement payée, mais bien précieuse ; nous saurons mieux ce qui importe et ce qui n'importe pas. Avec nos manières de ne rien dire, jamais tu n'aurais su de moi ce que tu sais, sans cette terrible secousse. Et moi-même je ne te connaîtrais pas toute... tu dois me comprendre. Dans le moment où j'ai cru te perdre, c'est là que j'ai compris que je ne pouvais te perdre, que c'était là une chose impossible. La mort seule pourra donc dénouer... et encore, autant qu'elle peut

dénouer. La certitude du sentiment est de loin le premier des biens. Ainsi il ne faut rien regretter, et arranger raisonnablement les choses ; rester de façon que l'opération soit profitable et non pas désastreuse. Et se contenter de végéter, comme tu dis (pourvu que tu aies le minimum de sûreté pour l'avenir).

Le patron s'informe de toi et t'envoie tous ses vœux. Tu vois qu'il n'a même pas l'idée que nous puissions être séparés. Et pourtant l'apparence était bien forte. Il était bien facile de juger de travers. Et il est toujours très facile de juges mal des femmes et des hommes. Mais je suis bien content qu'on ne s'y trompe pas. Et personne ne s'y trompe ; et l'amie de toujours ne s'y trompe nullement. LA deuxième place ? Quelle folie ? Qui aurait pu jamais le penser ? Qui le penserait maintenant ? Qu'on me montre des poèmes signés de moi ! Personne ne soupçonne seulement qu'il en existe. Enfin voici la situation. Toute ma vie je me suis résigné à bien des choses, d'ailleurs supportables. Mais du jour où je t'ai connue (devant le Sanglier ; ah Dieux !) j'ai voulu quelque chose, et je l'ai eu et je le garde. Tu sais ce que c'est que la force ; tu as un œil capable de l'apprécier. Eh bien vois donc ! Je ne me suis jamais intéressé qu'à une seule chose, qui tient entre tes cheveux et tes ongles de pieds. Il n'y a donc point d'incertitude (car de ton côté il n'y en a pas). Naturellement cela ne règle pas l'avenir. On peut toujours se noyer. À cela le sentiment ne peut rien. Cette condition est commune à tous. Ce n'est pas cette incertitude des choses qui fait le malheur, c'est l'incertitude du cœur. Et cela c'est horrible. J'aime bien penser que tu lis *Trébéron*. Remarque ce triomphe : fixer tes yeux sur quelque chose. Et là j'ai réussi ! Il me semble que les poèmes prennent une teinte bleue de ton regard si attentif ! Mais me voilà en pleine folie, et cela tout en croquant une merveilleuse Reine de Canada ! Viens vite ! Si tu savais comme c'est bon ! Surtout ne prends pas le cafard ! Une seule pensée doit te guérir, trouve-la. « Je suis aimée absolument par l'homme le plus etc. ». J'ose à peine écrire. Mais tu [7] te débrouilleras. Et finalement quel mal nous peut arriver ? Il n'y a plus de tyrans. Et les gens qui ne seront pas contents... Qui est-ce qui s'en moque ? C'est nous deux. Mais soyons raisonnables. On ne peut se moquer de tout. Et surtout une faible femme (Faible !) exilée bien loin et dépendant de beaucoup de gens. Mais tu le sais je suis sage quand je veux. Je suis sage, lorsque je suis sûr de ce qui importe. Et tu m'as persuadé, grisé, enivré, ou je ne sais quoi. Mais je te crois. Et je te promets des nouvelles diverses, à faire dormir même un abonné des *Débats* ! Tu es aussi capable que moi de rire de tout. Nous avons osé tout. Être

libres et sans frein, cela ne va pas aussi sans risque. Eh bien ! Remplis tes soirées avec cette idée-là, qui est bien digne de ta tête de fer ; et surtout ne doute jamais de moi. Et voilà.

Quand je trouve un câble, je dis « mignonne ! Mignonne ! » et je pleure un petit peu... Comme quand j'ai reçu ta première lettre, écrite sur le *De Grasse*. Est-ce pire que la guerre ? On ne sait pas. On ne saura jamais. Et tant pis ! Mais il y a une chose que je sais, et une chose que tu sais... Alors tu vois, il faut chasser le noir cafard. Je te dirai comme tu me disais : tu ne dois envier personne ; et tu ferais envie à toute la terre.

Les *Commentaires* vont sortir, et j'ai préparé deux sonnets, l'un médiocre, l'autre passable ; ainsi je serai en mesure... Mais demain je t'enverrai la *Nouvelle Revue Française* qui partira donc mercredi 8 ; tu y trouveras des choses qui t'intéresseront. Elle t'arrivera sans doute en même temps que cette lettre. Vois comme c'est gai ! Vois comme tu as bien choisi ton endroit ! Écrire le vendredi une lettre qui partira le mercredi suivant et arrivera quand ? Tu reconnais que tu as fait une folie ; je reconnais que tu devais la faire, et que je suis coupable de tout. Tu reconnais que je ne pouvais faire autrement. Et cela n'a pas changé un fétu de paille dans les sentiments. Tu as beau dire (!) la journée de Morgat est une journée admirable, je dirai même parfaite. Je n'y pense pas encore avec calme. Il y a quelque chose là-dedans qui dépasse les espérances. Et tu peux me croire j'ai goûté de tout. Fais donc tes modèles, fais tes commandes à Jeanne, et moque-toi du reste ! Je sais ! Ce n'est pas si simple. Et tu sais bien qu'il y a de mauvais moments pour ton Dick aussi. Mais je m'arrête pour relire ta lettre (du 20 décembre). « Le plus cher ami », tu ne peux pas savoir ce que cela m'exaspère ; mais la suite me console (par exemple que tu ne pensais pas supporter l'odeur des Three Castles. Cela c'est comme le briquet et le phono. Ce sont d'étranges et merveilleuses preuves). J'aime beaucoup ce que tu me dis ; oui je crois que tu as grand plaisir avec tes amis les Foote... J'aime bien me tromper comme ça. Oui, oui, je me rends bien compte ; et je l'avais prévu. Pour le dédit, il est clair qu'il serait absurde de le payer ; cela annulerait l'opération. Mais tu avais terriblement bien pris tes mesures ; tu t'engageais à fond. J'aime cette manière ; je la trouve digne de moi !!! (je ris, mais il y a un fond sérieux dans ce que je dis. Je n'aime pas les faibles). Oh ! je te vois mettant ton chapeau et trottant ; mais cela, c'est trop terrible... Te savoir malheureuse ! Et mes lettres

qui n'arrivent pas. Tu sais que j'écris au moins deux lettres par semaine, et souvent trois. « Terrible homme ! », dis-tu ; et dès que tu le voyais tu étais consolée ; aussi as-tu pris soin de t'envoler à 5700 kilomètres ! Chères folies ! Ce sont encore des preuves ; et nos malheurs sont des bonheurs. Vois si je pense bien à ma petite exilée. Tu me fais pleurer. Et voilà ! Non cela n'est pas arrivé, que je m'ennuie avec toi. Et il n'y a pas de mais. Le crois-tu ?

Au reçu de ta lettre j'ai joué Prélude et fugue n°6 en ré mineur. Songe que je vais m'en aller à pied, par le plus beau des chemins. Quel pays pour aimer ! Vise la fin de ton année et reviens. On tient ! On tiendra ! Tu ne m'empêcheras pas d'écrire que je t'adore. ALAIN.

Lundi 6 janvier 1930

NAF 14232 / 3-6¹

Lundi 6 janvier 1930. Le soir à la Brasserie dans le coin au fond près de la fenêtre.

Me voilà ici, et tu sais que j'y suis. C'est quelque chose. Mais laisse-moi me plaindre un peu. Tu as déjà à ce courrier une Valise Diplomatique ; ça suffit. Demain nouvelles diverses. Ce soir, un peu de lamentation. Je suis fatigué d'avoir gueulé en classe, et puis encore après, avec un garçon qui m'a reconduit presque chez moi ; et puis, avec mes hommes politiques, j'ai continué. Je suis vidé. Si tu étais ici, je serais déjà reposé, instantanément, miraculeusement. Et voilà tu es là-bas, à 5700 kilomètres, et tu n'en es pas plus fière ! Et il est vrai que c'est ma faute. Mais si tu crois que ça me console ! Au contraire. On aimerait pouvoir accuser quelqu'un. Et l'origine de ce cafard, qui d'ailleurs se dissipe déjà, par le seul fait de t'écrire, c'est une insomnie de ce matin à partir de 2h (9h du soir là-bas). Ce sont des heures maudites. Ne me dis pas si j'ai raison ou tort. À quoi bon savoir ? Mais de temps en temps ça me reprend comme une maladie. Et tu as beau dire tous tes malheurs sont peu de chose à côté. Il m'est tout de même arrivé un des grands malheurs possibles. Il n'y a que la mort qui soit pire, j'entends la mort de ce qu'on aime, car pour la mienne, je me demande encore aux heures mauvaises s'il vaut mieux vivre... Tout ça peut-être c'est la site de ta lettre amère (comme tu disais) et pour que tu penses bien que je ne suis pas toujours sur des roses. Toujours est-il que l'insomnie abrutit, et noircit toutes choses. Mais bah ! Je te le dis parce que je te dis tout. Mais je tiendrai ! Au fond la journée a été bonne. Les discoureurs me l'ont gâtée. Bonne ? Écoute le récit de grandes petites choses. D'abord j'ai commencé par t'envoyer (recommandé) la *Nouvelle Revue Française*, et *L'Art vivant* que tu dois recevoir en même temps que cette lettre (départ du Havre mercredi). Ça c'est déjà un plaisir ; et ceux qui ne connaissent pas ces petits plaisirs ne savent pas ce que c'est que le cœur. Bon. Autre plaisir. Un groom haut comme ma botte arrive du *Commercial Câble* me réclamer un supplément pour le câble de samedi ; et en effet j'avais trouvé que ce n'était pas cher. J'ai payé, et j'ai demandé : « Il est parti, le câble ? ». Le petit homme m'a répondu : « Parti et arrivé ». Je lui ai donné 20 sous. Joie de penser

¹ Alain met au courrier en même temps cette lettre et la précédente. Le texte de la deuxième lettre s'achève sur les marges de la première.

qu'à ce moment-là même peut-être ou un peu plus tard tu allais recevoir le WLT ! Ce sont ces pensées-là qui rendent la vie possible. Mais tu me diras (si tu y penses) si tu as bien reçu un câble le lundi 6 janvier. J'aurais dû calculer, et trouver moi-même l'erreur. Occasion de relire la brochure, où j'ai trouvé le NLT encore moins cher, et qui marche toute la semaine. Je l'ai employé une fois sans m'en douter (le câble où je disais : dîné avec Marcel etc.). J'avais dit : « C'est pour demain seulement ». Ces câbles sont envoyés par la poste à Londres et télégraphiés de là ; les tiens m'arrivent de Londres sous enveloppe ordinaire. Je suis ravi d'apprendre tout ça. Et rien que de te l'écrire me voilà remis en équilibre.

Autre bonne histoire : les *Commentaires* sont sortis. Valéry l'a reçu, l'a lu, et m'a écrit. Aussitôt, j'ai pensé : « Je lui lirais la lettre ce soir. Quel bonheur ». Et cette réflexion ne m'a pas porté à la gaieté. Il n'y a qu'un être au monde à qui j'ai envie de lire une lettre comme ça, et il est au diable ! Comme tu dis, c'est du joli !! Mais il ne sert pas de se plaindre, et ce qui est fait est fait. J'ai une forte tête tout de même et heureusement. Mais que de fois je me suis dit tout haut : « Elle me fera mourir. Et c'est son droit ». Tu m'entends, tu me vois ; il n'y a pas l'ombre d'un reproche là-dedans, mais c'est encore pire que la guerre. Enfin, passons ! Je sors la lettre de mon portefeuille et je copie : « Mon cher Alain. Quel commentaire ! Il y a là des traits de divination. Je me dis quelquefois, joyeusement intrigué : comment diable a-t-il pu etc. ? Mais l'effet remarquable est celui-ci : vous m'avez, en quelque sorte, par je ne sais quelle action réflexe, restitué l'état même où j'étais quand je faisais tels vers. Cet état est à l'infini du moi actuel. Je suis, dix ou douze ans après, aussi loin qu'homme du monde de l'homme de *Charmes*. Il faudrait vous dire ceci avec précision, et vous faire mesurer le bond en arrière causé par certaines notes de vous. Mais je suis obsédé de soucis. La vie m'est dure depuis trois mois. Le temps ne m'est qu'ennui, peines et pressions »... « Je suis émerveillé de l'unité que vous avez pu donner à la suite de vos réflexions dont le prétexte était cet amas de pièces fort différentes. Il me semble que le thème de *La jeune Parque* – l'absente du recueil – vous fournit le contenu, le fil de la durée de votre glose. C'est une admirable idée d'artiste. C'est aussi une idée embryologiquement juste. Car *Charmes* naquit ou naquirent de la *Parque* »...

« Si la *Parque* vous tentait, vous en feriez quelque belle réflexion »...

« Merci, Alain. Je suis bien heureux dans mes fatigues et mes charges. Peu de poètes, que je sache, eurent un Alain pour les accompagner ».

« Tout votre reconnaissant, PV ».

Je te vois lisant et relisant avec moi. Et dire que la vie est courte, qu'il y a de telles joies possibles (sans compter les autres !) et que tu es si loin. Mais je te pardonne tout ! Tu le sais ! Je suis si heureux que tu sois toi ! Je ne te voudrais pas autre.

J'ai dîné. J'ai même mangé une excellente poire, et énorme ! Que n'es-tu ici ? Mais je sens que nous connaîtrons de nouveau des heures divines. Et maintenant j'y rêve ! Tu auras plaisir à lire les Revues que je t'envoie. J'aurais dû y penser plus tôt. Mais on s'imagine que c'est compliqué. C'est la musique de Ravel qui m'a appris que c'était très simple. Et je m'excuse de t'avoir dit peut-être du mal de Ravel. C'est de la plus basse jalousie ! Et maintenant je fume mon cigare. Et vois-tu, je suis heureux de penser que, quoi que tu puisses faire jamais (et il faut convenir que tu es capable de beaucoup !) (tu ris...), eh bien, tu seras toujours la même Gabrielle pour moi. Rien n'y fera rien. Une telle certitude est la condition du bonheur. Je l'avais à Morgat, et à ce moment-là je ne savais pas où diable s'en irait mon petit matelot à béret. Mais n'importe j'acceptais le risque ! Et je l'accepte encore. Comme tu es, comme tu veux, telle que tu seras, ça va bien. Je suppose que tu sais que tu peux compter sur moi inébranlable ? Le sais-tu ? Moi j'ai compté absolument sur toi, même dans les pires moments. J'ai pu souffrir, mais ça c'est un fait ; ça ne compte pas. Je n'ai pas bronché. Et j'avais raison. Avoue que c'est une grande chose d'être sûr ! Sans toi, je n'aurais pas connu cela. Tu me vois maintenant rêvant ici en suivant la fumée de mon cigare, ou en regardant avec satisfaction mon complet neuf. Le café est excellent. Je pense à la lettre de Paul Valéry, aux peines auxquelles il fait allusion. Quelque Gabrielle ? Mais il n'y en a qu'une. Et je ne crois pas qu'il soit compris comme moi je suis par mon petit matelot chéri. Tu vois que je reviens peu à peu à l'ancien style. Mais tu le prévoyais bien. Diplomatie, à demain. La plus rusée des filles d'Ève s'arrangera de tout cela. Et ne me fais pas de reproches. Tu me donnerais le cafard. Je jure d'envoyer une Valise Diplomatique au moins sur trois lettres. Et ne crois pas que je déraisonne à plaisir. J'imagine à peu près comment tu te tires d'affaire et comment tu échappes au tyran. Si tu n'avais pas fait cette expérience, ta vie serait incomplète. Un garçon s'instruit bien. Pourquoi pas une fille ? Je ne parle pas ici de mon opinion. Celle-là n'est pas douteuse. Mais il faut examiner les choses de plus haut. Et surtout voir la grandeur où elle est ; et que ceux qui ne font pas d'erreurs sont ceux qui ne font rien et qui vivent comme des courges. Quelquefois j'imagine un temps (c'est toujours à Morgat, dans la chambre en bois verni à laquelle je rêve beaucoup trop souvent !), un temps où tu me

raconteras toutes tes aventures, comme quelquefois je t'ai conté les miennes. Avoue que cela serait délicieux, si l'on arrivait à comprendre que ce qui arrive ressemble souvent à un éclat d'obus ; on l'a dans la peau avant d'y avoir pensé, et il faut en prendre son parti. Nul n'est plus fort que l'Univers ; et voilà ce qu'il faudrait considérer, au lieu de faire des déclamations à soi-même. C'est comme une blessure ; on n'a pas le choix ; il faut ce qu'il faut ; il n'y a qu'à se soigner et à se guérir. Et toi ? N'as-tu pas accepté beaucoup ? Je ne vais pas te dire que c'est plus facile à une femme qu'à un homme. Cela te ferait sauter. Mais je dis que la culbute d'une petite mignonne aussi pure que le bleu du ciel est un événement plus remarquable que la même chose d'un vieux pirate qui a l'habitude du naufrage. Et tout ça c'est pour te donner l'idée de ce que seraient nos confidences, le jour où elles seraient possibles. Et il ne s'agit que d'avoir assez de cœur pour surmonter les petits et mesquins sentiments. Moi ! Moi ! Toujours Moi ! C'est cela qui gâche tout. Lais au fond qu'ai-je voulu ? Toi heureuse. Et je me mépriserais si volontairement je t'attristais. C'est cela qui m'a sauvé. Et toi-même que voulais-tu ? Me donner du bonheur (tu l'as écrit). Il ne faut pas confondre les fautes que l'on peut faire avec ce que l'on veut fermement et constamment. Les élèves ont écrit au tableau (comme ils ont coutume) un mot de Bismarck qui n'est pas dépourvu de sens : « Être fidèle, c'est être infidèle toujours à la même ». Toutefois ce n'est pas tout à fait cela. Car depuis le Sanglier il n'y a eu qu'une femme pour moi. Tu dois le croire. Les poèmes en sont la preuve ; car nulle femme au monde n'en peut montrer autant, ni même le plus petit commencement. Mais je suis content que Paul Valéry sache (*Absence mon cher être*) que j'ai fait des vers, et qui ne seront lus que par *l'Unique* ! Et ma foi je trouve que tu n'as pas tant à te plaindre !! Et tu peux me dire exactement la même chose. Car tu ne peux pas savoir ce que c'est, dans mon malheur, de lire qu'aucun homme jamais etc. Car je sais que c'est vrai. Et au diable le cafard ! Je vais m'en aller à pied ; je vais donner une pensée à toutes les pierres du chemin, à la Seine, à Saint-Germain des Prés, à la rue de Rennes, où je croirai rouler sur la Citro. Je croirai voir les gants à franges et le mouvement du volant. J'entendrai la trompe. J'arriverai à la gare, et bientôt au garage. Je revois le gardien au nez crochu etc. Quelquefois en sortant du lycée je passe de l'autre côté du Panthéon, là où j'ai rencontré un soir Paul Valéry (c'était un temps de moindre malheur, mais je me croyais au comble !). Et je revois l'auto rangée le long du trottoir ; je te vois de profil, et tout ! Quel prix ont les moindres souvenirs. Je ne parle pas des autres, c'est trop émouvant ! Mais seulement ici, si je jette les yeux vers l'autre coin ! C'est là que tu m'as annoncé ton départ. C'est là que je t'ai dit : « Tu

me lâches salement ». Et tu as répliqué : « Il ne faut pas dire cela. Je reviendrai tous les ans »... etc. Tous les ans ! À ce moment-là tu vivais dans un rêve. Tu étais possédée d'une idée fixe. Je croyais en ce temps-là que quelqu'un (le redoutable X de New-York) avait pris empire sur toi. Ce qui me le faisait croire, c'est que tu te débattais pour avoir Boston... Était-ce meilleur ou pire ? On ne peut pas lire dans l'avenir. Mais maintenant tu le sais. Et tu dois comprendre ce que je prévoyais, et qui était de toute façon inévitable. Car tu n'es pas un morceau de bois. Et qui te connaît, si ce n'est moi. Mais je m'arrête, car je sais bien que toutes mes suppositions sont à côté. Du reste, tu sais en ce moment je ne fais pas de noir. Je raisonne avec toi comme avec moi-même, et c'est très doux. Où serait le bonheur, s'il n'y avait des difficultés, si tout allait tout seul ? Avec les riches natures, rien ne va tout seul. Et bien malin qui voudrait prédire. Et pourtant le sentiment vrai, profond, est *toujours* vainqueur. Cela je l'ai toujours su. Et sache bien que ta plus terrible lettre était pourtant une déclaration sublime. Mais je répète un peu toujours la même chose. Et je manque aux règles. Sois tranquille ! Demain je te ferai une tartine peu ordinaire (ou plutôt très ordinaire) où tu sauras pourtant lire entre les lignes. Mais d'où vient que je me modère ? C'est que ta règle est très sage. Il faut éviter le désespoir. À quoi bon ? Tout cela finira, et très bien. Vive Châteaulin et Morgat. Et tu dis bien : je ne serai jamais mieux à toi... Ton Alain et ton Dick.

Dis-moi si tu y penses à quelle heure tu reçois les lettres. Cela m'y plairait d'y penser. Et pourquoi reviens-tu au *Commercial*. Vaut-il mieux que la *Western Union* ? Connais-tu là-bas les départs de bateaux comme ici. Moi j'ai les affiches tricolores de la Compagnie Transatlantique, et les nouvelles maritimes du *Petit Journal*. Jeanne consulte le *New York Herald* ! Elle est bien dévouée, tu sais ; et elle était si émue en pensant que ses lettres n'arrivaient pas ! Je suis sûr qu'elle regrette le temps... Et moi donc ! Et toi donc ! Allons ! Souris un petit peu. À toi, ALAIN.

Mercredi 8 janvier 1930

NAF 14233 / 8-9

Mercredi 8 janvier 30. 6h30 du matin, à Paris.

Tu vois je ne dors pas. Je ne puis résister à l'envie de t'écrire encore une lettre par Cherbourg. Depuis que tu m'as écrit (ma petite exilée !) que les lettres arrivent mal, je voudrais écrire tous les jours, et tu vas recevoir une quantité ridicule d'enveloppes. Je crois comprendre que cela n'a point d'inconvénient, pas plus que les câbles. Quand je pense à la tartine de Nouvelles Diverses que je t'ai écrite hier soir à la Brasserie ! Ce n'est pas que cela m'ennuie. Je ris tout seul, et je cherche à mettre du sens entre les lignes. Mais c'est toi que je plains ; je te vois recevant à un courrier cette lettre tranquille : « Ma chère Gabrielle », rien que cela te devrait faire sauter en l'air. Alors je veux que tu aies au moins deux lettres par courrier. Et puis quoi ? C'est mon seul plaisir. Hier soir le patron m'a soigné particulièrement, et tous sont très gentils. Quand tu étais avec moi je disais que c'était pour te plaire ! Hélas ! Que ces charmants badinages sont loin ! Nous sommes devenus tous deux étonnamment sérieux. Je suis pourtant sûr que nous retrouverons aussitôt cette légèreté aérienne, ce bonheur enlevant de Morgat ; oui, je me souviens du voyage à partir de Châteaulin ; à chaque tournant de route je regardais vers toi ; nos cœurs bondissaient. Comment peut-on se priver de telles heures ? Mais tu dis bien ; tu t'étais engagée à fond, par contrat et avec dédit ; enfin c'était l'assurance du malheur. Il y a des moments où on fait ainsi des choses irréparables, qui d'ailleurs ne sont nullement irréparables ; simplement elles font souffrir. Et qu'est-ce que ça fait ? C'est ma faute. C'est ta faute. Et le vin est tiré... Hier soir en buvant mon café, et après avoir fermé ma lettre si raisonnable, je relisais tes deux dernières lettres. « C'est l'époque, dis-tu, où je devenais méchante, et je le deviens encore d'ici ». Ces choses me font plaisir. Comprends-tu ? Dans le grand malheur de ma vie, il y a une chose qui tout de suite m'a un peu consolé, c'est l'époque, ce maudit temps des vacances, le malentendu du câble arrivé trop tard etc. J'ai si bien senti alors l'état tumultueux de ton cœur, et la possibilité de résolutions terribles ; et tout cela était encore la preuve que ton Pirate ne t'était pas indifférent. Et puisque c'était ma faute (je crois encore que je ne pouvais faire autrement, mais ce n'est pas une excuse), comment aurais-je pu me livrer à la colère, essayer (bien

vainement) de mépriser et d'oublier ? Cette pensée ne m'a même pas effleuré. Et voilà la plus grande preuve que je t'aie donnée. Et toi-même as-tu pu croire que c'était fini ? Quelquefois je me suis dit cela : « Elle croyait que c'était la rupture sans remède ; et cependant elle l'a fait ». Cette pensée me déchirait (je l'avais déjà, mais moins bien fondée, quand tu m'as annoncé ton départ). Mais presque aussitôt ta seconde lettre, écrite avant la moindre réponse de moi, m'a fait connaître ta pensée, où il y avait un profond désespoir, avec une petite lueur d'espoir. Tu es tout de même terrible (cela je l'ai toujours su) aussi bien contre toi ; et avoue que dans ce que tu peux me reprocher, il n'y a rien qui soit comparable à ce que tu m'as fait. Retourne la situation, suppose que je t'aie écrit etc. en annonçant un événement nouveau, plein de conséquences inattendues et douloureuses, et notamment qui supprimait la liberté d'écrire, notre seule consolation ; le mieux que tu aurais pu faire aurait été de plonger dans l'Océan. Mais je ne crois pas que tu te fasses une idée exacte de ce supplice chinois, avec toutes ces cruelles circonstances. Et d'ailleurs ne t'en fais pas à ce sujet. Les plaies que tu as faites, tu les a guéries. Pourquoi je t'écris cela ? C'est que tu m'écris : « Terrible homme ! C'est bien ta faute... » Allons ! disons une fois de plus que la faute est égale des deux côtés. Deux natures redoutables, non pas du tout par malice ou esprit de vengeance, mais seulement par la violence des sentiments. Tu te souviens que j'avais rêvé depuis longtemps à un roman. Eh bien il s'est fait tout seul ; et jamais je ne l'aurais imaginé aussi tragique. Il n'y a pas longtemps je disais à je ne sais qui : « Une femme peut nous jouer un bien pire tour que de mourir ». J'exagérais, comme tout homme passionné. Je t'écris ces choses, mais en écrivant je m'aperçois que c'est bien adouci. Il y a eu tant de choses magiques et merveilleuses depuis ; tes lettres, et mes poèmes. Tout ça nous a révélé à l'un et à l'autre des choses que nous ne savions pas tout à fait. Quelquefois dans le feu du malheur je me disais que j'aurais encore moins détesté New York, la vie au champagne, les folles maisons, toute l'ivresse etc. On dit ça ! De toute façon il fallait quelque catastrophe, et je l'attendais en tremblant. C'est pour cela que le départ (la demi-heure au Soufflot, où j'eus la faiblesse de te blâmer) fut peut-être pour moi la plus rude épreuve et au fond la chose la plus difficile à pardonner, car à mes yeux elle était sans excuse. Je savais que tu ne trouverais là-bas que l'ennui, la tristesse, un travail ingrat, et bien peu de profit. Rien qu'en supprimant la Citro (que tu n'as pas là-bas), tu avais 20 000 francs par an de reste. Ainsi, me disais-je dans ces temps malheureux, sans aucune faute de moi qui soit nouvelle, et avec toutes les excuses que je donne (maladie...) elle a décidé, à un moment de couper le cou à mon bonheur, elle l'a

prémédité, elle l'a exécuté par les moyens commerciaux, et en signant un papier. J'avoue que ma foi fut ébranlée, et c'était là le pire. Maintenant, je dis comme toi ; je sais ce que je ne savais pas. J'aurais dû croire. Tout ça est pardonné, et cent fois pardonné et expliqué. Mais au premier moment ce ne fut pas commode, ce fut même très dangereux. Il est vrai que la peur n'est pas ce qui jamais t'arrêtera, au contraire. Le Pirate, tu t'en moques, et à ce moment-là qu'était la vie pour toi ? Je le sais. Je lis en toi. Et toi tu lis en moi. Nous avons gagné cela. Ce n'est pas peu. C'est immense. Tout était révélé à Morgat. Ce fut une incroyable lumière. Depuis ce beau jour j'ose dire que je n'ai pas eu de peine sans consolation, et de ce mélange sont nés les poèmes que tu aimes, et qui font de toi la femme la plus heureuse... Je ne t'envie pas... Ainsi tu vois que je t'ai bien comprise. Les épreuves, les erreurs, les folles décisions, cela n'est pas évitable dès que les cœurs ont du mouvement. Je ne regrette rien, et j'accepterais encore de vivre les mêmes choses. C'est vivre. Ainsi voilà en ces quatre pages un suffisant remède aux quatre grandes pages d'hier. Depuis j'ai retrouvé la salle à colonnes, pleine à craquer, et j'ai parlé d'un air à demi ennuyé, avec des moments intéressants. Et gare aux importuns. Après la sortie, je vois arriver Parodi, inspecteur général, avec cet air important qu'ils ont, et je l'ai reçu en ces termes : « Toi aussi tu viens me raser » ; il en était un peu déferré. Ils ont tort de vouloir me flatter ; ils se feront fouetter, et c'est tout. Ils ne peuvent deviner le foyer intérieur, ni savoir que la seule chose au monde qui m'intéresse c'est une artiste à la chevelure d'or aux yeux de ciel. Mais ça c'est pour la poésie. Et comment faire des vers ? De nouveau j'ai des monceaux de copies. Aussi quand j'ai un moment, au lieu de rêver, j'écris. Mais du reste c'est la même chose. Si ce n'est que pour nos conventions, la poésie est plus libre... Mais je ne pense pas qu'une lettre comme celle-ci laisse beaucoup à deviner. Si je me refuse les mots vifs, c'est peut-être par sagesse ; en tout cas pour imiter ta sagesse, qui ne va pas non plus bien loin. Enfin nous nous comprenons parfaitement. Je t'ai déjà dit, et je te répète, que tes chères lettres m'enlèveraient toute espèce de doute, si j'en avais. Sois donc heureuse autant qu'on peut l'être par la pensée, comme réellement je suis. Tu fais mon bonheur. Redis-toi cela. Et quant aux effets de l'âge sur le Pirate qu'importe entre nous ? À toi Dick.

Vendredi 10 janvier 1930

NAF 14233 / 10-12

Vendredi soir 10 janvier 1930.

Oui Gabrielle me voilà à la brasserie (il me semble qu'il y a des années que j'y viens dîner avec une ombre chère !). Je suis dans le petit coin derrière le paravent. Il y a de la bécasse ; et tu penses bien que je n'en mangerai pas sans toi. Oui me voilà ; c'est bien moi. Depuis que tu es partie je crois rêver. Je ne suis plus où je suis ; je suis errant dans un lointain pays que je ne connais pas ; j'y vois des rivières, des ponts, des rues immenses, des villas, toutes choses assez sinistres. Mon âme est là-bas, et ne sait qu'y faire. Toi au moins tu peux venir ici me trouver. Mais ne me crois pas triste (le patron vient de me charger, la bouche en cœur, de tous leurs vœux pour toi. Tu vois, tu n'es pas oubliée. Et comment le serais-tu, petite fée qui ensorcelle toute la terre !). Tu remarqueras que je manque un peu aux règles. Mais débrouille-toi. C'est trop triste. Je pratique la règle de modération, puisque tu le juges mieux pour toi. Mais il ne faut pourtant pas se laisser engourdir. Je te promets de t'écrire demain les Nouvelles Diverses ; mais c'est quelquefois bien ennuyeux. Et que peux-tu devenir quand tu lis : *Ma chère Gabrielle* ? Je continuerai d'écrire des lettres creuses ; et dans les autres, ma foi, j'irai droit devant moi sans m'occuper d'Oriane. Pourquoi ? Mais ce n'est pas une question. J'aime mieux que tu ne me parles pas de cela. Je comprends. J'admets. Je ne juge pas. Mais sous ta plume, ça me fait bondir. Bondir ? Pas bien haut. J'ai à peu près calmé l'homme redoutable ; et je suis tellement sûr que la chère présence effacera à jamais tout ce cauchemar. Mais pour le moment nous rêvons encore... Cette nuit est longue... longue. Mais je comprends bien que ça n'est pas plus gai pour toi que pour moi. Et cela ne me console pas, quoique... Pour l'heureux temps du retour, ne te fais pas de souci. Comme je disais à Jeanne, elle fera l'entrepreneuse et moi le placier. Tu vivras ! Présentement je fais nettoyer et refaire peu à peu mon logement. La petite pièce en entrant sera fumoir en gris et vert. Je veux pouvoir te recevoir (quoique je préfère de loin l'autre maison, celle que je n'ose pas trop regarder quand j'y vais. Mais il faut tout prévoir). Jusqu'ici je vivais dans un désordre extrême ; et je veux que ma maison soit digne de toi. Pour le reste, ne fais pas de noir. L'épreuve a été sévère ; je ferai tout ce que tu voudras. Arrive qu'arrive. On devient indifférent à tout, sauf à une seule chose ! Tout dépendra de toi. Mais c'était déjà ainsi. Si tu avais dit un mot... Tu étais bien trop fière pour cela ; mais non, tu étais

adorable ; et moi j'ai abusé. Et depuis avoue que tu me l'as bien rendu. Mais tout cela ne change absolument rien aux sentiments. Je vis dans une unique et continuelle pensée. Le reste ne compte pas. À quoi tu vas dire : alors ce sera la même chose ? Non ce ne sera pas la même chose. J'ai été touché par le malheur ; cela change tout de même un petit peu. Enfin tu comptes comme mon amie absolue ; on le sait ; on n'a pas besoin d'en savoir plus. Mais s'il te plaît qu'on en sache plus, au diable tout ! Ainsi tu reviens comme une reine, et tu n'as qu'à commander. Je m'abandonne à toi. Je ne puis faire autrement. L'épreuve est trop forte pour moi. Remarque que je ne suis pas inquiet ; je me fie à toi comme j'ai toujours fait. Rien ne m'enlèvera cette divine confiance. Ça c'est toute ma vie. Mais tu trouveras que j'ai tort de prévoir si loin ; et le fait est que ce n'est pas compliqué. Que je t'aie seulement dans ce petit coin de brasserie, et tout est aboli, tout ce qui n'est pas toi et moi. Depuis que tu es partie, je ne pense absolument qu'à cela. Non pas deux fois par semaine comme tu l'écris (sans le penser), mais à toutes les heures de jour et de nuit. Et tu vois je pousse l'imprudence jusqu'à te le dire. Cette confiance est folle, et je la crois très sage. Et les faits n'y ont rien changé. Comprenne qui pourra, comme tu dis souvent.

Avant de dîner je t'ai recopié des vers griffonnés ce matin au petit jour. À peine éveillé, ma première pensée c'est toi, et c'est l'heure qu'il est chez toi etc. Et ne crois pas que ce soient des pensées noires. Non. Presque toujours, c'est le souvenir et c'est l'espoir. Après midi, en attendant l'heure d'aller à Sévigné, j'ai revu mes papiers secrets, et j'ai brûlé *Trébéron* que j'avais gardé, comme je te l'avais dit, jusqu'à ce que tu l'aies reçu (car je n'aurais pas pu le refaire). Avant de brûler j'ai relu, et j'en pleurais. Ce sont des preuves absolues ; tu ne peux pas avoir de doute, pas plus que moi. On peut souffrir quelquefois. C'est la vie. Mais cela ne change rien. J'ai brûlé, parce que je veux que ce soit *Unique* comme tu es *l'Unique*. Dur este c'est écrit sur le portrait.

Je t'écris en buvant mon café avec cigare, et je viens de commander un Cherry ! Tu vois si je vais fort. Mais ce poème de *Trébéron* m'a transporté dans un autre monde. En réponse à Paul Valéry je lui ai dit : « Si vous chantiez, vous seriez consolé ». Mais le pauvre n'en a plus le courage. Ou bien peut-être je me trompe (je revois ses yeux magnifiques, dans cet entretien que je t'ai raconté). Peut-être il n'écrit plus que pour une seule, qui se fait au Livre Secret. O mon frère ! Il le sent bien. Du reste, je t'ai copié sa lettre ; mais ses yeux disaient bien plus. Il n'y a qu'un problème au monde... Il n'y a qu'une femme pour chaque homme. Cet accord est senti aussitôt ; il n'y a rien à faire ; et le chapeau avec l'écharpe a

toujours rempli ma pensée ; tu diras que je ne m'en rendais pas compte. C'est possible. Je ne voulais pas m'en rendre compte. Je jugeais que c'était fou et impossible. Mais toi tu en as jugé autrement, et, tout bien compté, regrettes-tu ? Non ! Et moi non plus je ne regrette pas ce jour rue de Provence où je cédaï à des forces supérieures... et ça va bien. On est en accord alors avec tout l'Univers. Il n'y a pas de doute (Morgat !). Au fond il n'y a donc qu'à attendre le nouveau printemps du cœur. Il viendra ! Les vers d'aujourd'hui sont inférieurs. Il y a trois pièces : *Heures*, *Paille de Blé* et *Trébéron*. Le reste est un peu délicieux... Une manière de te prouver que je pense sans cesse à toi. Tout cela, je pourrais me dispenser de te l'écrire, tu le sais. Même aux pires heures tu n'en as pas douté ; c'est cela qui est beau. C'est l'éternelle histoire. Quand je lis Stendhal, je la retrouve, toujours la même. Si ça finit mal, ça ne change jamais rien aux sentiments ; c'est ce que je t'ai dit dans ce petit coin même, et tu as aussitôt compris. Songe Gabrielle, puisque tu es là-bas prisonnière, songe que dans de telles pensées, et quoi qu'il arrive, il y a le bonheur que nulle richesse ne peut payer. J'avoue que j'aime bien être admiré, mais c'est pour toi... Cette lettre est un peu folle ; mais tant pis ! Il y a des périodes où on est las de raison. Demain je t'écrirai les nouvelles de Jeanne ; et du reste, elle pleurerait, la pauvre ; c'est le seul être ici qui me comprenne. Mais les détails seront pour la lettre jaune. Ici je m'abandonne à des propos de Cherry. Comment puis-je boire cela sans toi ? Mais il y a une chose qui me serait impossible, le phono, et aussi le cinéma. J'ai parlé du cinéma dans ma dernière conférence. Je pensais à toi. C'était brillant et émouvant. L'auditoire en était malade. Mais, m'en apercevant, je suis promptement revenu au calme ; ces gens-là ne m'intéressent pas. Au reste tu liras tout cela dans *L'Art Vivant*. Dis-moi bien si tu as reçu le premier numéro en même temps que la *NRF*. Jeanne affirme que beaucoup de lettres se perdent. Mais cela c'est pour l'autre lettre. Ces jours-ci mon pied (de guerre) commence à faire l'imbécile ; je vais tout de même rentrer à pied, mais tout doucement. Ces heures sont délicieuses. Toute solitude est délicieuse. Il n'y a que les moments de société qui soient odieux ; et même cela se voit un peu trop. Mais on va devant soi, avec une seule espérance. On voit le *De Grasse* arrivant et apportant la petite reine, toute la même (comme à Trébéron et à Morgat). J'ai souvent remarqué cela, que rien ne mord sur toi ; tu es toujours la petite fille du Morvan, qui n'a pas peur. Aussi tout ce que tu écris de précautions etc. devrait me faire rire. Si je rage un peu, c'est que je suis un peu bête, tu en conviendras !! Aux heures noires, je n'ai qu'à relire tes lettres. Même dans les plus froides, il n'y a jamais l'ombre d'un doute. C'est tellement pareil. C'est tellement toujours toi !

Il faut que je finisse ; je suis le seul client. J'étais en retard à cause d'une Grèce de 24 heures des taxis. Il faut laisser une feuille en blanc ! Mais les garçons ont envie de balayer. Tu comprends. Et tu devines ici ce que je n'écris pas. Toi ! Toi ! Et toujours Toi. Que suis-je sinon Toi ? Et l'Océan n'y peut rien.

Ton ALAIN et ton DICK à toi !

Lundi 13 janvier 1930

NAF 14233 / 13-14, 17-18

Lundi matin 13 janvier 1930.

Il fait à peine jour et j'ai les yeux sur le jardin dépouillé. Mais je n'ai pas de temps pour la poésie, car ce soir je dîne avec Buffard, que je n'ai pas vu depuis longtemps, et qui est un type dans le genre de Maurois pour les demi-confidences. Ainsi je perdrai aujourd'hui ces chères heures de solitude de la brasserie. Le travail aussi presse, et tout mon effort est de conquérir la solitude pour rêver et t'écrire, en attendant... Ici la pensée se brouille ; c'est une époque de grandes émotions pour nous deux ; mais le fond en est doux et presque délicieux. Mais c'est tellement émouvant. Je vais relire ta lettre et y répondre. Je croirai être avec toi. Cette lettre du 31 décembre je l'ai eue samedi, après avoir fermé une lettre toute de raisonnements et de nouvelles qui va bien t'ennuyer. Mais enfin c'est écrit pour t'obéir, et tu penseras que je suis à toi. Au reste toutes ces lettres vont t'arriver ensemble et en tas, car elles partiront toutes le mercredi 15. Et en lisant ta lettre du 31 tu peux dire que j'ai pleuré, disant : « Ma Mignonne ! Ma Mignonne ! ». Et voilà les folies dont on est cause quand on se fie trop à son propre cœur, dans lequel tu ne pouvais pas toujours lire. Si c'était maintenant, tu aurais mille preuves à repasser dans ton esprit. Mais il ne faut point s'en fier... Il faut qu'une folie soit faite. Il y a des moments où il faut faire quelque chose, comme moi dans la guerre, et quand on s'est mis cela dans la tête, rien à faire. Ça vaut encore mieux que de se jeter à l'eau. Car des folies on en revient quelquefois ; il reste une chance ! Et voilà où nous en sommes, et il y a maintenant bien plus d'une chance. Quelquefois je me dis : c'est ma faute si cela n'a pas tourné pour ta fortune. Si l'orgueil seul m'avait conseillé, le seul départ aurait tout rompu, et tu aurais installé là-bas une existence (car je finis par croire que le bureau d'immigration n'est pas bien dangereux). Et c'est peu à peu avec le temps que tu aurais pu amasser une petite fortune. Mais les *si* ne signifient rien. Le résultat de l'annonce du départ fut un redoublement d'amour (et non suspect ! car j'avais en perspective cinq ans de désert. Mais l'amour suffit à tout) et je repasse toutes les précautions, délicieuses à mon cœur, que tu prenais pour que je ne puisse pas séparer ma vie de la tienne (le notaire, la banque, Jeanne...). Cela m'a aidé à vivre, tu ne peux pas savoir ! Mais toi

comment as-tu vécu ! ça n'est pas commode à comprendre. Et ensuite, si l'orgueil encore m'avait conseillé (mais je ne crois pas que même alors tu l'aies cru), ne pouvais-tu te fixer presque définitivement là-bas, retrouver ta forte tête et ton génie d'organisation ? Je ne sais et on ne peut le savoir. Tout indique que non. Car enfin je peux me dire que je t'ai reconquise, par la poésie, par une sorte de torrent de sentiment. Mais c'est une fiction. L'amour ne revient pas quand il est parti. La poésie n'a fait que nous consoler l'un et l'autre. Mais je ne t'aurais pas écrit un seul vers, c'était pareil ! Tu étais peut-être un peu moins sûre de moi. Mais toi changer ! Je ne l'ai jamais cru ; et c'était le pire de mes pensées de te savoir envahie par le désespoir. Mais tout cela est franchi et dépassé. Je pleurais en lisant ta lettre, mais il y avait une grande douceur. Il me semblait que nos malheurs étaient finis. Et, tu vois, cette impression est si forte que je ne pense même plus aux précautions. Je te promets d'y penser demain et de t'écrire une lettre bien ennuyeuse (mais non ! je te parlerai de la conférence, du livre, etc.). Quand j'écris comme ça, il me semble quelquefois que je suis ton grand frère. Ça ne me plairait pas longtemps... Mais je viens à ta lettre.

L'espoir est bien doux, et il faut s'y accrocher. Sous ce rapport mes lettres de ces temps-ci, et le câble que tu as reçu lundi dernier répondent si bien à tes pensées. Je suis averti maintenant par l'épreuve, et je ne serai plus l'insouciant Dick. Je prépare. Il y aura des circonstances favorables ; on en profitera. Il ne s'agit pas de tuer une vieille amitié. Tu ne l'as jamais demandé. Sauver dès maintenant ma solitude ; cela je l'ai fait par sentiment ; je ne pouvais vivre autrement ; et développer l'indépendance pendant qu'on n'y peut pas voir de motifs de jalousie, mais seulement l'exigence du travail, l'effet d'un caractère sauvage etc. Et j'y pense, et c'est maintenant qu'il faut y penser, de façon que ton retour change peu de choses en apparence. Et qui le saura ? Comme tu dis la règle est que ce qu'on aime est toujours sacrifié (tu l'as vu par ton propre exemple). Et en effet on demande beaucoup quand on sait qu'on aime absolument. Soit-même on n'a pas de doute. On ne croit pas que l'autre puisse réellement en avoir. Ainsi ce que tu m'as demandé, qui était bien dur, c'était une preuve d'amour, et j'ai fini par le comprendre. Toutes ces expériences devraient te préserver maintenant d'être jamais malheureuse. Seulement il y a l'absence et ta présence là-bas qui ne peut être pour toi qu'une source de douleurs que je mesure tout de même un petit peu... Ne suis-je pas toi ? Voilà le malheur, et il finira. Le reste n'est rien. La *présence* balayera tout, effacera tout, rendra tout facile. Cela je le sens. Et tu dis bien : « Dois-je me plaindre. N'es-tu pas toujours mon Dick chéri... ». Et quant aux causes de ton départ je les comprends ; elles furent toutes

de sentiment, toutes d'amour. Comment en pourrais-je douter quand je pense aux derniers jours ! Nous aurons autant, nous n'aurons pas mieux. Songe, imagine ton Dick à la gare du Vésinet faisant un petit détour pour lire *Châteaulin* sur une carte ! et de là Morgat et le point culminant ! Nous ne devons ni l'un ni l'autre nous plaindre, avec de tels souvenirs, et un avenir nettoyé par la souffrance. Nous avons payé l'un et l'autre nos imprudences... Lors de ce fatal voyage de septembre, je comprenais bien, mais j'étais pris par la vue réelle d'une malade (maladie physique et morale) à qui la mer rendait instantanément la santé. Je fermais les yeux ; j'allais au gouffre (comme toi sur le De Grasse). Il y a des situations plus fortes que tout ; j'ai cru la voir mourir plus d'une fois. Et au fond de tout cela, et à mon insu, il y avait une jalousie nue (renseignée comme je te l'ai expliqué par un simple hasard et cette méchante Générale), une jalousie qui au fond ne se trompait point, et qui essayait de voir si j'étais libre. À force d'invention, j'ai changé tout cela au mieux, avouant l'amitié sacrée et prouvant (par ton absence) que c'était seulement cela. Il y a progrès. Et maintenant il est visible que j'ai besoin de liberté, visible aussi que je n'en fais rien. Il est impossible de deviner que je m'isole pour penser, faire des vers, t'écrire. Je dîne avec Maurois, avec Buffard. Je suis habile. Tu sais ce que c'est. L'Amour est aveugle pour les choses qui l'intéressent directement. Pour les accessoires, il donne de l'esprit. Je veux rentrer à Paris assez tôt pour le tapissier (encore une ruse !). Je continuerai là-bas. Tu as ici le salut de mon cœur tout à toi devant cette fenêtre où j'invoquais la lune amie, la lune de Ciry ! Que de vers ! Nous relirons tout cela, épaule contre épaule. Quoi que dise Jeanne, je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de lettres perdues. Et quant aux embarras et précautions que tu pourrais avoir à considérer après ton retour, je n'y crois guère, et je crois que tu n'y penses plus. Sois assurée que la présence arrangera tout. Tu n'as pas affaire à un Dick sombre et soupçonneux. Pas plus que toi ! Dès que nous étions réunis, avais-tu de noires pensées ? Songe qu'à Morgat nous effaçons le passé et l'avenir si aisément. « Tu verras comme nous serons bien là-haut ». Ah fille divine ! Magicienne ! Te rends-tu compte de ton pouvoir sur moi ? Tu ne peux plus l'ignorer. Sèche tes yeux, sois rusée et sauve-toi pour le mieux. Moi je t'adore. Ton Dick et ton ALAIN.

[17] Paris 10h. Je continue, ma bien-aimée, l'examen de ta lettre. Je ne t'ai que trop parlé d'affaires dans ma lettre de samedi. Je ne sais quel est ton engagement ; c'est un peu effrayant. Mais enfin, d'après ce que tu m'avais dit, il

y avait des termes de six mois en six mois. Si cela n'est pas, si tu étais liée pour 5 ans !... Mais c'est impossible, ou alors ils seraient liés aussi pour 5 ans ! On ne fait pas de tels contrats dans le commerce. Enfin ! Il s'agit de manœuvrer pour le mieux de façon à rapporter un peu d'argent. Je t'en supplie considère ton Dick dont tu es absolument sûr, et remets-toi en équilibre autant que possible ; revois le texte de ton contrat, consulte au besoin un homme de loi. Vois l'avenir comme il est, c'est-à-dire certainement supérieur à ce cauchemar, comme tu l'appelles (et le terrible c'est que c'est encore un peu plus vrai pour toi que pour moi. Mais c'est passé, je veux dire que le pire est passé). L'affaire ne sera pas absurde. À supposer que tu n'y gagnes pas grand-chose 1° tu as fait l'expérience ; tu n'auras plus envie de la refaire, ou tu la referas autrement et connaissant les choses ; 2° Tu sauras l'anglais. Car il est sûr que tu le sais bien mieux qu'au départ. Voilà un avantage certain. 3° Tu connais mieux une partie de leur commerce, et tu pourrais là-dessus organiser quelque entreprise de lingerie supérieure. Quand on est connu, tu sais quels avantages. Et tu pourrais te distraire à l'occasion en tâtant le terrain à New York. Je n'ai plus peur de cette terrible ville. Je commence à reprendre mes esprits. Ce que Jeanne t'a envoyé, multiplie-le par cent ou plus, compte ton bénéfice ; ajoute la possibilité de faire un tour là-bas de temps en temps pour montrer des modèles etc. Cela dans la supposition que le métier à Paris serait très difficile ; et tout le monde dit qu'il n'y a plus beaucoup d'acheteurs étrangers. Mais cela en un petit mois d'ici tu le sauras.

Maintenant, autre hypothèse. Si tu ne peux te dégager, tu peux toujours obtenir un voyage en France, et de là tu verras mieux la situation, la possibilité de retourner, etc. J'ajoute ici quelque chose dont je ne parlerai plus. Je comprends bien que tout a beaucoup changé depuis mon premier câble de septembre. Je suppose que bien des sentiments et des délicatesses ont agi dans le même sens que le grand amour et l'espoir. Ces choses se défont ou s'augmentent, il n'y a pas de milieu. Et puisque ta raison est libre, tout sera libre de toute façon quelque jour. Et donc la perspective que tu retournes pour 6 mois n'est pas mortelle, maintenant. À la rigueur on peut la considérer, s'il y avait de grands intérêts. De toute façon peut-être serait il plus naturel et plus facile de rompre le contrat pendant le séjour ici, en alléguant par exemple le refus de passeport, qui me paraît probable. Il y aurait *force majeure*. Il vaut mieux réfléchir à cela que faire du noir. Ce n'est plus le temps, le soleil remonte ! Et je t'aime si profondément. Qui pourrais-tu envier ? N'as-tu pas gagné un poète encore en plus ? C'est l'oiseau le plus rare. Car je sais bien que les trois longs poèmes ne sont pas médiocres. Ils m'étonnent moi-même (je veux que tu souries).

Je viens à la musique de Ravel. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis content d'avoir si bien réussi. Compte 125 fr. en gros, frais d'envoi compris pour les deux. Et je te promets de me faire un chèque ; c'est une affaire, et nous devons la traiter comme telle, afin que tu sois à l'aise pour n'importe quelle commission que tu me confierais. Au reste j'ai toujours 4000 fr. à mon compte ; si je ne peux les augmenter, je voudrais au moins les garder pour quelque folle et joyeuse aventure. Ce que je dépense à présent (comme aussi cet été au Vésinet) c'est indifférent ; c'est payé par le compte de ma secrétaire, alimenté par les éditeurs ; depuis longtemps je laisse cela à la discrétion de mon amie de toujours ; ce n'est qu'une manière d'écarter les soupçons ; et ces dépenses de mise en état sont toujours utiles. Tu admireras le fumoir gris et vert. Ces couleurs en disent assez, et peut-être trop. Mais en ce moment, où le soupçon est impossible, ça passera pour une fantaisie d'artiste. Le cabinet de toilette est tout clair et propre, avec une grande armoire à coulisse, et du lino. Le reste je le mettrai simplement propre et un peu plus élégant. C'était si misérable ! Et cela conduit à garder cet appartement, qui a de nos souvenirs bien charmants et qui nous servirait d'asile au cas, bien improbable maintenant, et dans l'avenir, où ta maison serait surveillée. Je ne crois pas que la concierge (la tienne) soit très bienveillante maintenant, Jeanna ayant dû lui cacher ta nouvelle adresse etc. Mais peu importe. Ou on la paiera, ou on se passera d'elle. L'amour quand il est assuré est toujours ingénieux et triomphe toujours ! On rirait de me voir à mon âge penser comme un jeune premier ; mais je puis encore porter le rôle. Et puis nous sommes absolument au-dessus de ça. Et tu me feras vivre, et très bien, par-dessus les années ; tu peux tout sur ton Dick.

Entendu pour la dédicace à M. et Mme George Foote. Je ne m'étonne pas qu'elle soit une telle amie pour toi ; et ce sentiment a de l'avenir. Ce sera encore un fruit de cette aventure... Ton cerveau, je le connais. Qui le connaîtrait si ce n'est moi. Et il est sûr que je le connais encore mieux après tant de lettres admirables - même terribles à lire ; et les plus belles je les ai brûlées et cela vaut mieux. Mais c'était sublime ! D'ailleurs ce n'était pas pour me surprendre. Mais c'est dans l'épreuve qu'on connaît un être. Et tu es la perfection que je pressentais. Là-dessus tu n'as pas besoin de travailler ni de t'efforcer. La nature suffit. Et tu le sais bien ! Ces poèmes sont à ta mesure. Sans cela aurais-je pu les écrire ? Il y a des harmonies que l'on sent et que rien ne peut remplacer. N'importe qui dirait de la femme qui les a reçus et inspirés, pour elle seule : « Elle en était digne ». La poésie a cela de bon (comme la musique) c'est que ce qu'elle affirme n'est pas discutable. C'est ainsi. Plus tu reliras, plus tu le sauras. Voilà une lettre de

dimension ! Et peut-être mieux qu'à la brasserie, où je sombre quelquefois, où j'écris follement et n'importe comment (cela a sa valeur aussi). Je suis content (j'en étais sûr) que tu te souviennes de ce retour de Brest... Et quant à croire en toi absolument, sois tranquille là-dessus, ça y est. Les grandes épreuves ne font rien à demi. J'ai effacé toutes les choses fausses que quelquefois mon imagination forgeait. Oui je me rappelle tout ce qui est de nous. Oui jusqu'à des détails enivrants, impossibles à dire même en vers ! (Mes vers ont quelquefois osé beaucoup). Et que tu sois la même, je le sais, j'en suis sûr. Nous avons l'un et l'autre nos inégalités redoutables, mais nous ne sommes pas médiocres et l'amour peut tout et surmonte tout. Ce n'est rien du tout ce cauchemar ; ce ne sera rien du tout. Mais mes lettres n'ont pas cessé de te le prouver. Oui je lis en toi. Ma chérie, mon unique je mets ta tête d'or sur mon épaule et tout est bien. On ne trouve pas deux fois cet accord. Et ton dernier mot rue Royale (l'as-tu retenu) : « Je suis ta femme » était bien le dernier mot en effet de toute l'aventure. C'est ton génie de femme qui l'a trouvé. J'en fus frappé et ravi. Il m'a soutenu dans les pires moments. Vivons là-dessus ; et un peu de patience et de ruse... que pourrais-je dire de mieux. Il faut finir. À demain les affaires ! Je suis à toi tout, Alain et Dick et tu es à moi. Courage et confiance maintenant ! ALAIN et Dick.

17 janvier 1930 matin

NAF 14233 / 15-16

Vendredi matin 17 janvier 1930.

Ce matin, en contemplant la lune à l'aurore à travers les arbres, je me sentais poète. Mas j'étais poursuivi par l'idée de ce médiocre sonnet pour ton exemplaire de *Charmes* ; j'en avais fait deux, mais le meilleur ne valait rien. Songeant à cela, je rêvais, par un hasard, à ce soir sinistre où Jaurès fut assassiné. Il me semblait avoir encore à mes côtés cet autre moi si parfait de confiance, si bien lié à mes mouvements, et, par cela, incapable de contrarier le très cruel mouvement qui allait m'emmenner en guerre. Au reste tout ce matin, à travers un sommeil coupé, était plein d'images délicieuses, sans aucune ombre d'injustice (de cette injustice qui prend si bien l'apparence de la justice). Il faut croire, Gabrielle bien aimée, que je suis arrivé, à force de penser à toi, à comprendre parfaitement tout ce qui t'arrive ; c'est une manière de posséder, et qui compte ! - Je vois que tu fais *oui* en lisant ; et il est certain que sans cette épreuve il aurait manqué quelque chose à cet amour merveilleux (je manque à la règle. Ce soir à la brasserie j'essaierai de m'en rapprocher. Mais à la brasserie c'est encore plus difficile qu'ici. De toute façon tu auras à ce courrier une lettre diplomatique). Donc je rêvais à des choses pûrement d'affection et d'enthousiasme, et je me disais que la dédicace était une preuve d'amour encore. Ainsi inspiré indirectement par la lune amie et par toi, princesse de Trébéron, de Ciry, Morgat... j'ai couru à mon papier et j'ai écrit une vingtaine de vers assez obscurs, mais vigoureux, sur le double aspect du poète (Narcisse qui ne se noie jamais). Cela a tout de même pris un peu de temps. Et c'est le *Cahier secret* qui perd un peu à ces travaux pour le dehors. Mais tu sauras comprendre qu'un poème sévère et étranger est encore un don que je te fais, et avec quel bonheur ! Je reviendrai à des poèmes plus doux (le temps de l'indignation et du désespoir est passé). L'amour doit être soutenu et sauvé, à travers cette inhumaine distance. Je me rends compte, j'ai lu les accents de ton désespoir ; je le comprends tout ; je sens que tu veux fuir. Je veux t'aider à prendre patience et à garder confiance. C'est miraculeux que dans les hasards et l'absence tu restes si bien la même. Par une merveilleuse rencontre j'ai aperçu hier dans un coin abrité du jardin une ou deux violettes. Je vais les chercher. J'en ai deux, je

les mets au fond de l'enveloppe, après leur avoir confié les pensées (toutes !) que tu devines. Et j'y voudrais même mettre le parfum sauvage de ton homme ! Tu comprends que c'est autre chose que des violettes achetées. J'écris en courant, car l'heure vole (ça file ! comme tu disais aux derniers jours d'avril 29. Comment se fait-il que ces souvenirs soient malgré tout pûrement délicieux. Ah Magicienne ! Tu as embelli les plus sombres heures), je cours, donc parce que je veux mettre cette lettre avant midi à Saint-Lazare, pour le cas (je le verrai tout à l'heure dans le *Petit Journal*) où il y aurait demain un départ pour Cherbourg. Jusqu'ici je ne connais que des arrivées. Alors j'abrègerai s'il le faut. Je continuerai ce soir ; mais je ne veux pas manquer un courrier. Je te vois aux prises avec mille difficultés. La perspective de France peut bien t'inquiéter un peu (moi je sais que la merveilleuse présence arrangera tout). Je t'ai écrit là-dessus ce que je pensais, que c'était toi qui règlerais les choses ! Et tes lettres croisant les miennes ont déjà répondu selon ton grand cœur. Peut-être pourrons-nous être heureux sans malheur profond pour personne. Ici les temps du chagrin n'ont pas été sans graves tempêtes. La sérénité revenant répare à peu près. Mais il reste toujours une étrange absence ; ma pensée (tu sens cela aussi) n'est jamais tout à fait à ce qu'on me dit ni à ce que je dis. Aux pires moments c'était l'absence complète. Ce sont des maux inévitables ; mais le bonheur s'arrange mal d'un cortège de maux extérieurs. Tout sera beau ! Plus beau ! Tu me l'écris et je le sais. Il n'y a que l'âge qui quelquefois me tracasse (quoique j'accepte la loi). Non pas parce que tu le remarqueras ; là-dessus j'ai une invincible certitude ; mais moi je vois les marques et les changements, et je réfléchis forcément sur les limites naturelles (quoique je ne les sente pas encore). Je voudrais des siècles à te donner. Mais la durée ne fait rien. Et les grands moments (Morgat ou le retour de Brest) sont éternels. Tu vois le thème de mes pensées quand elles sont un peu mélancoliques. Mais ordinairement elles ont couleur de printemps. Les violettes te diront comme l'hiver a été tendre jusqu'ici. Tu ne me parles pas de l'hiver de là-bas. Je comprends bien. Cet extérieur glisse sur toi ; tu n'y fais seulement pas attention. Depuis les temps sinistres tu n'as pas cessé de te détacher de cette terre et de la vouloir étrangère. J'admire cette puissance ; mais je m'en sens capable. Transplanté à ta place et pour d'aussi longs mois j'étais bien capable aussi de céder à l'ennui ; mais être changé, n'être plus ton Dick à toi, impossible ! C'est plus fort que tout. Mais écris-moi bien que c'est plus fort que tout (comme tu fais) et ne crains pas de répéter. Mon courage revenu a besoin de soutien (même sans lettres, au fond je ne douterais pas. Mais enfin j'aime mieux ton doux secours, et te sentir à mes côtés comme en remontant la

rue de Rennes, ou en revenant au garage. Je sens ton mouvement joint au mien. Ce sont des choses qui ne cessent pas d'être présentes. Il faut finir. À toi absolument ton ALAIN et ton Dick.

17 janvier 1930 soir

NAF 17233 / 19-21

Vendredi soir 17 janvier 30 à la brasserie, dans le petit coin derrière le paravent.

Tu comprends, ce n'est pas encore la valise diplomatique ! Dans ce petit coin c'est difficile. Et puis j'ai reçu ce soir à 5h ta lettre au crayon ! Il faut bien que j'y réponde d'abondance de cœur. Autrement nous sécherions sur pied l'un et l'autre. Demain ou lundi, c'est-à-dire pour le même courrier, je te promets une valise diplomatique tout ce qu'il y a de mieux. Je continuerai. Inutile de m'avertir. Si je pouvais croire que tout ça n'est qu'un rêve, quel bonheur ! Et du reste c'est là que j'en suis. Mais si tu revenais, alors il n'y aurait plus de ces problèmes. Oublier, ce n'est rien du tout ; c'est un effet de tendresse folle et illimitée, capable de te consoler de tout. Là-dessus n'aie pas de doute. Pense que ces épreuves nous ont éclairés l'un et l'autre. Et pense que depuis que tu as retrouvé les anciennes paroles (si modérées qu'elles puissent être elles disent tout) c'est réellement du bonheur déjà pour ton Dick. Il a remonté de l'abîme. Tout est sauvé. Et qu'importe une folie ? Et même plusieurs ! (mais n'en fais pas exprès !). Je ris tu sais. Je ne crois plus rien que ce que tu me dis. Quand c'est moi qui pense à la diplomatie, ce n'est pas la même chose ; je n'y crois pas tout à fait. J'arrange les choses ; je les laisse dans le vague. Mais je ne suis pas encore absolument au calme. Ainsi avant d'ouvrir ta lettre j'ai toujours (comme tu disais que tu as) un moment d'anxiété ; je me souviens d'une lettre dont l'enveloppe ressemblait à toutes les enveloppes... Et je me dis, pour conjurer le malheur : peut-être il y a du changement. Peut-être on me recommande la prudence dans tous les cas. Peut-être un incident ; ou bien quelque autre folie. Qui ne t'excuserait, dans ce travail fou, dans cet exil, dans ces accès de désespoir. Aussi d'avance tout est effacé je te jure, quoi qu'il arrive. Mais... Mais... Enfin je tremble en ouvrant la lettre. Et le ton me rassure aussitôt. Et alors je baise cette écriture adorée, et je suis un autre homme. Je bondis. Je m'envole. Je puis traiter de l'amour. Je sais ce que c'est. Mais il faut que je raconte. Donc, après avoir lu ta lettre, je cours chez Jeanne. J'y trouve bien de l'embarras. Elle t'a câblé et elle t'a écrit. Ce que tu commandes ne peut se faire. La Russe n'a pas le dessin. Le dessinateur n'a pas l'étoffe. Jeanne n'a pas d'échantillon. Rien ne peut marcher. Voilà ce que j'ai compris en gros. Et Jeanne s'est mis dans la tête que ses lettres n'arrivent pas !

Enfin adresse bien vérifiée, sa lettre te mettra au courant. Enfin que de discours ! Mais autre chose. Elle avait les deux volumes. Alors j'ai copié sur le tien (Hollande teinté jaune) les vers écrits ce matin, et qui remplissent toute la page blanche ; Jeanne essayait de compter ce que ça pourrait valoir etc. Et moi j'avais plaisir à écrire cette preuve d'un cœur amoureux comme on n'en a guère vu ! Puis j'ai écrit la dédicace toute simple à M. et Mme Foote, plus une pensée de trois lignes. Et c'est encore une preuve ! J'étais content, et, en buvant mon Porto, je le suis encore. Tous les souvenirs reviennent. Je pense à ce merveilleux jour de Morgat (Petit béret – Jupon de flanelle – Adorable petit matelot) et à tous les vers que j'ai écrits pour toi, à ce Livre Secret qui est ton trésor à toi toute seule. Et je suis si content d'avoir fait quelque chose qui soit digne de toi. Et je ne me trompe pas ! je te connais si bien. Tes défauts, de violence, de fantaisie redoutable, de coquetterie même (et un petit peu pour punir), je les connais comme je connais les miens ; mais avoue que tu as de la grandeur et que tu comprends tout ton homme, et que tu n'as jamais fait une faute là-dessus, ni eu un doute. Et cela c'est tout ! Je me vante moi, à mon tour, de n'avoir jamais méconnu cela, ni tes grâces de cœur, ni rien, en une femme qui parle peu et ne se vante jamais. Mets-toi bien cela dans ta tête dorée. Et sois consolée dans le fond. Ne doute jamais, jamais ! Au fond, c'est ainsi. – J'ai fait une espèce de festin, ayant goûté à un jambon de Westphalie que le patron venait de recevoir, plus cervelle, pomme du Canada. Et me voilà un filtre. Et je viens de commander un Cherry. Tu vois que c'est complet. Maintenant la question de contrat est effrayante. Je sais par Jeanne que tu as écrit à la rue du Cherche-Midi que peut-être tu ferais ton voyage cette année. Ces choses me frappent au cœur. Je me dis : « C'est donc qu'elle a un contrat de plusieurs années, impossible à rompre ». Ce n'est pourtant pas ce que tu m'avais dit. Hélas ! Peut-être cela a été fait par toi contre moi et contre toi ! Et si c'est irréparable. J'avoue que cette idée est par elle-même torturante. Mais en pensant que cela te met à la merci de quelqu'un, comme une esclave, et non seulement pour ton travail, mais encore pour le plaisir... J'avoue que je ferais du noir. Mais il ne faut pas. Il faut te croire. Mais alors le contrat pourrait être rompu sans dédit en mai (6 mois + 6 mois) et d'après ce que tu m'écris, il n'y a pas de doute ; tu le rompras. Tu sauras alors assez d'anglais. Et quant au profit pécuniaire, cela ne vaut pas la peine de renouveler ce bail d'esclavage doublé d'un autre bien pire. Est-ce cela ? Je comprends bien que si ce n'est pas cela, si tu es prise à la souricière pour 2 ou 3 ans (que sais-je ?), tu n'oses pas me le dire, et tu n'oses pas te le dire à toi-même. Alors il faut souhaiter de mourir de chagrin l'un et l'autre. Et les vagues de l'Océan recouvriront le tout... J'y

perdrai moins que toi. Ma vie est plus avancée ! Tout ça n'est pas gai. Mais sache-le bien, ma Gabrielle adorée, même comme ça, je n'envie personne, et je me vante d'avoir eu une belle vie... Donc prends courage dans tous les cas, et que tes rêves (les yeux au loin) soient tout de même heureux. Il est rare d'avoir eu ce qu'on souhaitait. Morgat est un sommet. Et je t'écrirai encore des vers. Tu m'auras tout. Et tant pis. C'est ma faute. Et regretter ne sert à rien...

Ça ne doit pas être ainsi. De toute façon tu dois revenir en mai ou vers ce temps-là. Et pour repartir... Laissons la chose en suspens. D'autant qu'il est probable que tu n'obtiendras pas un passeport, ayant manqué au règlement. Et probablement sachant cela la maison Hickson retarde autant qu'elle peut le voyage, afin de profiter le plus longtemps possible de ton travail... Mais cela doit avoir une fin, à moins que le contrat soit absurde ; alors tu n'as qu'à te dénoncer toi-même à l'Immigration !! Toute folie a des suites folles. Et qui sait comment cela finira. Je relis ta lettre. Non ! Celle qui lit et relit nos poèmes ne s'abrutira jamais tout à fait. Et même je n'ai pas l'impression que tu t'abrutisses le moins du monde. Tu restes à la hauteur ! Alors tout va bien. Pour les vacances, j'ai tout deviné. Je suis toi. Je sais si bien que les vacances d'août ont fait notre dernier malheur, comme le voyage de septembre 28 l'avait commencé. Les circonstances m'ont amené à me boucher les yeux. On peut compter sur toi, et certes jamais je n'ai douté de ton cœur. Mais il y a des moments impossibles et des folies qui ont de grandes suites. Écoute bien : rien de tout cela ne change un atome de sentiment (voir Tristan et Yseult). Si on meurt, qu'importe ? Et si on ne meurt pas, alors tout est intact comme à ton âge de 16 ans, comme à Ciry, comme au sanglier, comme dans le fiacre qui t'emmenait chez ta tante Marie etc. Ni ton cœur ni le mien n'ont eu une ride depuis ce temps-là. Tout est pareil. Et ce petit coin t'attend, il est le même, et moi le même et toi la même. Nul diable n'y peut rien - Ce qui me plaît c'est que tu m'appelles mon cher grand, c'était le mot de ma vieille amie. Revit-elle en toi ? J'ai promis à sa petite fille de faire les frais du transport à Paissy. Elle s'en occupe, mais il y a des délais imposés. Je retournerai plus volontiers à Paissy quand elle y sera. Jamais je n'ai eu d'amour pour elle ; c'est une triste histoire... Mais cela avait fini par une belle amitié. Rien de commun avec nous, si ce n'est l'amitié, qui n'est pas ordinaire. Mais tu sais aussi bien que moi que ce n'est rien du tout à côté de l'amour. Et tu sais très bien aussi qu'il n'y a qu'un amour dans une vie et mon amour c'est toi (ici une conversation avec le patron sur les difficultés du commerce). Ah oui, tu évoques ces jours de brasserie ! Quel bonheur ailé ! Tout cela se paie, comme dit Marcel. Et qui, si on savait tout, ne nous envierait ? Et moi je n'envie personne. Mon

épaule, oui tu l'auras. Je suis un homme, mais je n'ai pas plus de courage que toi. Je te supplie. Je t'implore. Je t'attends. Je suis ta chose, moi aussi. Je ne vois rien d'autre ! Que tu tombes dans le découragement, et que tu deviennes n'importe quoi, qu'est-ce que ça changerait. Mais tâche d'éviter un supplément de souffrance ! Mais quant à ta glace, je m'en moque bien ! Je baise tes rides (que tu dis !), et tes cheveux grisonnants (que tu dis !) et tes yeux brûlés de larmes. Et moi donc ! Qu'est-ce que je dirais, avec mon air de vieux loup gris, et bientôt blanc ! Mais je n'aurai pas honte. Je n'y penserai seulement pas. À Morgat est-ce que je pensais à tout ça ? C'était toujours la première fraîcheur ! Alors ? Qu'est-ce que ça peut faire. Viens sur mon épaule et fie-toi à moi, et répète-moi : « Je suis ta femme », et moi je te dis : « Je suis ton homme ». Et le reste n'est rien ! T'aimer malgré tout ! Ah ! Fais vite l'épreuve ! Arrive ! Et tu verras ! Mais tu le sais. Il faut savoir si on aime. Suppose que je sois revenu de la guerre avec un œil ou une jambe en moins, est-ce que tu aurais bronché ? Dis ? Et si tu avais été démolie dans un taxi, les morceaux, ma Gabrielle, je les adorerais encore. Le sais-tu ? Ou bien alors on n'aime pas. Je trouve charmante la Noël de Boston. Cela est grand et beau. Tu liras mes Noël. Mais oui, ne t'inquiète pas quand tu écris brièvement. À chaque courrier un seul petit mot suffirait... Mais j'aime aussi les pages abondantes. Et toi ? Aussi j'écris, j'écris, moi qui ai du temps. Et nos cœurs sont tellement ensemble ! Ne le sens-tu pas ? Tu fais mon bonheur, dis-toi bien cela, et débrouille-toi pour revenir, ma gosse, mon chéri adoré, ma petite femme, tout... À toi Dick et Alain.